

**État d'urgence**  
*Blue Bayou... et Gagarin Way*

Diane Godin

Number 110 (1), 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25587ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Godin, D. (2004). Review of [État d'urgence : *Blue Bayou... et Gagarin Way*]. *Jeu*, (110), 18–21.

DIANE GODIN

# État d'urgence

**B**lue Bayou... et Gagarin Way, présentés à Montréal l'automne dernier, avaient la particularité de nous montrer des personnages en huis clos appartenant à un groupe de perdants perdus dans le grand jeu social, qui ne semblent pas avoir d'histoire ni de rôle important à y jouer, sinon qu'à y demeurer des pions ou de simples spectateurs. Ces petits héros sont à la recherche d'une identité, d'un sens et, surtout peut-être, d'une parole à prendre. Reynald Robinson (*Blue Bayou...*) et Gregory Burke (*Gagarin Way*) ont par ailleurs un don manifeste pour le suspense, le rythme, l'action rebondissante, l'humour. Les univers qu'ils dépeignent sont fort différents – intimiste chez l'un, davantage politique chez l'autre –, mais il s'agit d'abord et avant tout, dans les deux cas, de mettre en scène un désarroi en état d'urgence.

## **Blue Bayou... : la vraie vie est ailleurs**

Afin de gagner un peu d'argent, Renaud, un étudiant en art dramatique, se fait lecteur itinérant pour des clients en mal d'histoires à se faire raconter. Il débarque un jour dans une maison-écurie, quelque part au milieu d'un champ, chez un certain Gabriel : homme étrange, paraplégique et alcoolique, qui ne semble d'ailleurs pas tenté pour un sou par les livres que lui propose l'acteur en herbe. Ce lieu abrite aussi Claude, garçon fort en gueule, un peu cowboy sur les bords, plutôt rustre et agité, et une jeune femme aguichante, poseuse, un tantinet mythomane et absorbée par le rendu de ses répliques à la Arletty... Drôle de galère, puisque Renaud se rendra compte peu à peu que ces gens ont carrément décidé de le faire tourner en

bourrique en lui improvisant, bon gré mal gré, un film de leur cru. Désarçonné, le jeune homme assiste, en effet, à un jeu qui lui échappe totalement : Solange déraile dans ses fantasmes d'actrice française (« Ah ! Putain d'bordel, de bordel de merde ! »), Claude semble vouloir ajouter de l'action un peu plus virile dans le scénario, et Gabriel trône au milieu de tout cela en ayant l'air de diriger une mise en scène qu'il ne contrôle absolument pas (« On est encore au point mort. On arrivera jamais à y faire croire nos affaires si on y met l'doute dans tête tout l'temps ! »). Les choses vont d'ailleurs plutôt mal tourner lorsque la future « vedette du tv-hebdo » se

## **Blue Bayou, la maison de l'étalon**

TEXTE DE REYNALD ROBINSON. MISE EN SCÈNE : ÉRIC JEAN, ASSISTÉ D'ANNIE BEAUDOIN ; DÉCOR : MARC SÉNÉCAL ; COSTUMES : MARIE-PIERRE FLEURY ; LUMIÈRES : ANDRÉ RIOUX ; MUSIQUE ORIGINALE : MARTIN LÉON ; COIFFURES ET MAQUILLAGES : ANGELO BARSETTI. AVEC STÉPHANE BRETON (CLAUDE), ANNE-SYLVIE GOSSELIN (SOLANGE), ÉRIC PAULHUS (RENAUD) ET PAUL SAVOIE (GABRIEL). COPRODUCTION DU THÉÂTRE LES GENS D'EN BAS ET DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI, PRÉSENTÉE DU 9 SEPTEMBRE AU 4 OCTOBRE 2003.

## **Gagarin Way**

TEXTE DE GREGORY BURKE, DANS UNE TRADUCTION D'YVAN BIENVENUE. MISE EN SCÈNE : MICHEL MONTY, ASSISTÉ DE MARIE-HÉLÈNE DUFORT ; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : SARAH BALLEUX ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MUSIQUE : JEAN-FRANÇOIS PEDNÓ ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL ; MAQUILLAGES : SUZANNE TRÉPANIÉRIE ; COMBATS : PAUL DE TOURRELL. AVEC DAVID BOUTIN (EDDIE), DANIEL GADOUAS (FRANK), STÉPHANE JACQUES (GARY) ET FRANCIS POULIN (TOM). COPRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE ET DE TRANS-THÉÂTRE, PRÉSENTÉE À LA LICORNE DU 7 OCTOBRE AU 15 NOVEMBRE 2003.

laisse attirer dans un séduisant traquenard ourdi par l'aguicheuse, scène de baiser qui fera surgir le cowboy et lui donnera l'occasion de donner libre cours à ses élans de matador. Menotté, blessé, attaché entre deux poutres à l'aide de ces longues dont on se sert pour maintenir les chevaux immobiles, Renaud devient à partir de ce moment l'otage et la victime ensanglantée de personnages qui se sont tout à coup transformés en véritables psychopathes...

On se fait prendre chaque fois par les pièces de Robinson. Cet auteur a le don de faire frissonner et bondir les spectateurs, de les tenir en haleine, inquiets par la tournure d'une situation qui semble vouloir soudain se dégrader sauvagement<sup>1</sup>. On se dit qu'il y aura du sang, beaucoup même, que tout cela n'augure rien de bon, et puis l'action se renverse de nouveau aussi soudainement qu'elle avait dégénéré. C'est que le sang, la violence, le débordement de la tragédie, se maintiennent dans la sphère de l'imaginaire et du récit dans ses pièces; après tout, nous ne sommes pas au cinéma, mais au théâtre. La scène où Gabriel raconte comment son père a tué un cheval à coups de madrier est particulièrement forte à cet égard. Le récit de ce souvenir d'enfance est presque insoutenable, on ne voit rien, mais on voit tout: « gros plan sur [les] yeux » d'un enfant de six ans qui entend les cris et les râles de la bête, le bruit des coups qu'on lui assène sur tout le corps; puis c'est la vision attendue et redoutée, la rivière de sang répandu sur le plancher de cette écurie lointaine qui est devenue, avec le temps, la maison de Gabriel. En tant qu'acteur, Renaud aura le privilège de prendre la parole,

il deviendra fascinant aux yeux des autres grâce aux personnages comiques ou tragiques qu'il pourra endosser. Sa captivité, ses chaînes et le rôle de faire-valoir que cette étrange maisonnée lui impose deviennent en quelque sorte les symboles d'une douleur anonyme et privée de mots: celle du cheval agonisant que Gabriel porte en lui, et celle de tous les êtres souffrants qui ne disposent d'aucune scène ni d'écran pour raconter leur vie. Mais, comme toujours dans les pièces de Robinson, l'humour n'est jamais loin du tragique: Renaud sera libéré sans heurts, les trois hurluberlus continueront de se faire du cinéma, et ce sera le plaisir qui aura le dernier mot dans cette pièce.

Le spectacle que nous proposaient les Gens d'en bas à Montréal – en version écourtée par rapport à celui précédemment présenté au Bic – ne perdait rien de sa saveur

1. Au sujet d'autres pièces de Robinson, on peut lire mes articles « Reynald Robinson, portraitiste » et « Un immense désir de vivre », parus dans *Jeu* 98, 2001.1, p. 69-77.

*Blue Bayou, la maison de l'étaalon*  
de Reynald Robinson, mis en scène  
par Éric Jean (Théâtre les Gens d'en  
bas/Théâtre d'Aujourd'hui, 2003).  
Sur la photo: Éric Paulhus et Anne-  
Sylvie Gosselin. Photo: Jean Albert.

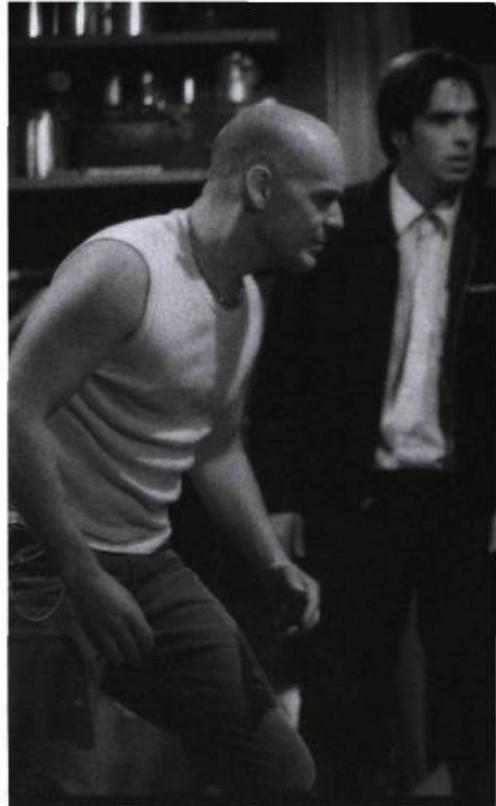


tonique. Le metteur en scène Éric Jean a su capter le rythme et le bagou si caractéristiques des pièces de Robinson, le décor de Marc Sénécal rendait admirablement le caractère à la fois réaliste et baroque de cette maison-écurie, les lumières d'André Rioux nous faisaient entrevoir, par une porte laissée ouverte de temps à autre, tantôt une nuit de pleine lune, tantôt des ballots de foin blond étincelants sous le soleil, et les quatre interprètes de talent que sont Stéphane Breton, Anne-Sylvie Gosselin, Éric Paulhus et Paul Savoie campaient avec brio ces personnages à la fois ordinaires, hors du commun et attachants à plus d'un égard.

### Contre quoi, contre qui ?

Le sang et la violence sont autrement plus effrayants dans *Gagarin Way* de Gregory Burke. Cet auteur écossais y explore un univers glauque, celui de petits activistes politiques résolus mais amateurs dont la cause comme le message à livrer et le moyen d'y parvenir semblent voués au néant. Toute la pièce se passe au cours d'une nuit, dans un entrepôt d'usine. Tom, un étudiant en science politique, y a décroché un emploi de gardien de sécurité. Il fait la connaissance d'un autre employé, Eddie, plutôt causant et sympathique à première vue, mais quelque peu agité, qui semble d'ailleurs à l'affût du moindre bruit de voiture provenant de l'extérieur : il attend quelque chose, ou plutôt quelqu'un en la personne de Gary, un collègue de travail avec lequel il a fomenté l'enlèvement et l'assassinat d'un représentant du capitalisme mondial, japonais de préférence, mais les choses ne fonctionnant pas toujours comme on le voudrait dans ce genre d'aventure, ce sera plutôt un certain Frank Van de Hoy, Européen travaillant pour le compte d'une compagnie américaine. Qu'à cela ne tienne : ils ont leur homme, et le plan qu'ils s'étaient fixé devra aboutir. Seulement, de légers détails viennent mettre du sable dans l'engrenage, à commencer par la présence imprévue de l'étudiant, qui n'a rien à voir dans l'affaire et devient par le fait même un témoin plutôt gênant. Quant à Frank, il devait constituer le symbole d'une machination politico-économique haïssable ; or il s'avère être tout ce qu'il y a d'humain et, plus troublant encore, il oppose à ses ravisseurs un discours lucide, détaché, cynique parfois, qui a pour effet de les déstabiliser, surtout Gary, nettement plus sérieux que son acolyte dans sa volonté de changement :

Frank – [...] Si vous voulez que je dise que j'ai exploité et volé d'honnêtes travailleurs ? Que j'ai causé ma grande part de souffrance ? Que j'ai détruit l'environnement ? Bien. Je l'ai fait. Comme tout le monde. Vous voulez de l'arrogance ? De l'avidité ? De la stupidité ? Regardez autour. On n'a pas à se défendre quand quelque chose est partout. [...] C'est pour ça que t'es battu d'avance. J'ai pas à défendre quoi que ce soit. [...] Et je vais te dire autre chose l'ami... et ça je le sais. [...] Crisse que vous êtes pas une menace... Vous êtes même pas une alternative<sup>2</sup>.



2. *Gagarin Way*, p. 96-97. J'en profite pour remercier le traducteur de cette pièce, Yvan Bienvenue, de m'avoir aimablement fait parvenir le texte, ainsi que Reynald Robinson pour son exemplaire de *Blue Bayou, la maison de l'étalon*.



*Gagarin Way* de Gregory Burke, mis en scène par Michel Monty (Théâtre de la Manufacture/Trans-Théâtre, 2003). Sur la photo : Stéphane Jacques, Francis Poulin, Daniel Gadouas et David Boutin. Photo : Yanick Macdonald.

Si l'action politique de Gary et Eddie est vouée à l'échec, c'est qu'elle ne repose sur aucune idéologie partagée par un ensemble d'individus, pas plus qu'elle n'est en mesure de viser une cible particulière dans le système mondial actuel, qui se révèle atomisé, désaffecté, désolidarisé... ; au même titre, d'ailleurs, que les deux complices de cet enlèvement, dont les motivations apparaissent clairement différentes. Entre le « message » que l'un désire lancer au monde et l'« expérience » violente qui excite l'autre, il y a une brèche importante que le mot « anarchisme », proféré par Frank à un certain moment, n'est pas loin de définir. Gary a beau être animé par les plus hautes intentions du monde – justice sociale, héroïsme, etc. –, on comprend vite que ce qui le pousse à agir relève davantage d'une souffrance intime qui a partie liée avec l'épuisement, l'impuissance et la médiocrité de son existence (« On aura rien à radoter quand on va être vieux. »). Quant à Eddie, son apparente intelligence ne fait pas moins de lui un être brutal, pathologique ; si les paroles de Frank le dérangent, c'est uniquement parce qu'il sent que cela pourrait le priver d'une tâche dont il est impatient de ressentir les effets : l'exécution d'un homme à coups de couteau. Il coupera court, du reste, à tout ce bavardage et aux tergiversations de Gary en passant à l'acte, pour recommencer de nou-

veau « l'expérience » avec Tom, devenu d'autant plus gênant et menaçant que le jeune homme, au demeurant plutôt timoré, n'a jamais fait mine de se rallier à leur « cause ». Après la tuerie, Gary prendra soudainement conscience, d'ailleurs, que tout cela ne veut rien dire, qu'il s'agit ni plus ni moins d'un meurtre et non d'un message.

Ce spectacle était en tous points impeccable, à commencer par le jeu des interprètes. Il fallait voir le Eddie composé par David Boutin – fébrile, enjoué souvent, pétri d'arrogance et d'adrénaline –, qui réussissait à nous rendre cette crapule à la fois sympathique et franchement répulsive. Stéphane Jacques, dans le rôle de Gary, semblait habiter son personnage jusque dans ses fibres les plus secrètes, passant de la violence incontrôlée à la vulnérabilité d'un enfant ayant perdu ses repères et, du coup, tout le sens qu'il voulait désespérément donner à sa vie. Si la pièce n'est pas avare de moments drôles, elle porte néanmoins un regard d'une rare pertinence sur les valeurs triomphantes de ce début de siècle et sur l'impuissance des gagne-petit à combattre un monstre invisible qui les écrase de tout son poids. *Gagarin Way* est une œuvre grave qui soulève des questions à la fois politiques et philosophiques dont notre monde, il me semble, a bien besoin<sup>3</sup>... **J**

3. Précisons que la pièce connaît un parcours assez remarquable : elle a été jouée à Londres, à New York, en Norvège, en Suède, en Allemagne, en Italie, en Pologne, en Slovénie, en Espagne et en France.